

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 60 (1915)
Heft: 9

Artikel: Quelques principaux historiens de Waterloo
Autor: Feyler, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339658>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

LX^e Année

N° 9

Septembre 1915

Quelques principaux historiens de Waterloo.

Les événements de 1915 ont chassé le souvenir de ceux de 1815. A peine quelques mentions distraitements lues ont-elles rappelé, dans la presse, le 18 juin passé, le centenaire de Waterloo. Cette histoire d'un siècle, qui eut provoqué, sans la guerre, de savantes études en foule, a été effacée par le présent.

Il n'est pas de campagne pourtant qui, plus que celle de 1815, ait alimenté les polémiques des écrivains militaires et retenu la sagacité des stratèges et des historiens. Il y a peu d'années encore, ils se retrouvaient aux prises avec une ardeur égale à celle de leurs devanciers d'il y a cent ans. Le calme de l'histoire impartiale n'est pas encore descendu sur la page impressionnante qui raconte la chute de l'aigle. Les antagonismes internationaux, entre autres, ont persisté à se donner carrière à son sujet.

« Cette leçon, — écrivait le *Journal des Débats*, le 24 décembre 1903, — doit nous inspirer, à l'égard de l'histoire comme science exacte, une douce philosophie. Voilà une bataille, la plus formidable du siècle, la plus téconde en résultats. La science allemande enseigne que, sans Blucher, les alliés la perdaient. Un proverbe anglais dit : Arriver après la bataille, comme Blucher après Waterloo, d'où il suit qu'en Angleterre ce général tient l'emploi des carabiniers d'Offenbach. Quelques érudits, en Belgique, assurent que la bataille a été gagnée par les Belges. Et l'on croit, en France, que si Grouchy s'était levé de table avant les fraises, la face du monde aurait été changée. »

Ces lignes, l'empereur allemand, Guillaume II, les avait indirectement provoquées. Quelques jours auparavant, le 19 décembre, il avait assisté, à Hanovre, à la célébration du cente-

naire des régiments hanovriens qui, comme légion allemande, et sous les ordres de Wellington, jouèrent un rôle en 1815. Rappelant ce fait : « Je désire, avait-il dit à ses auditeurs, que chacun de vous fasse comme moi et, jetant un regard vers le passé, rende un juste tribut à la légion allemande, en souvenir de ses hauts faits incomparables à Waterloo, où, avec Blucher et les Prussiens, elle sauva l'armée anglaise de la destruction. »

L'amour-propre britannique fut piqué au vif ; la presse de Londres bondit : « Avec respect, écrivit le *Times*, nous nous permettons de maintenir que ces mots « sauver de la destruction l'armée anglaise » constituent une absurdité exagération... On ne peut que regretter que Sa Majesté ait choisi des termes qui ne peuvent être que désagréables à des oreilles britanniques ». — « Le langage de l'Empereur n'est pas tolérable, exclama le *Globe* ; rendre un service signalé à quelqu'un et le sauver de la destruction, c'est là deux faits et deux expressions différentes. »

De Berlin, la presse allemande riposta, affirma et nargua : « Les Anglais auraient sûrement été battus à Waterloo si les Prussiens n'avaient pas fait leur apparition sur le champ de bataille, dit la *Gazette de Voss*. Il est regrettable que les Anglais soient si susceptibles ; mais on ne doit pas s'attendre à ce que les Allemands les soignent pour cette maladie. »

Que nous voilà loin de la Belle-Alliance où Blucher et Wellington se donnèrent l'accolade dans l'ivresse du triomphe et se saluèrent réciprocement vainqueurs !

La divergence des opinions s'était d'ailleurs manifestée dès le début. Les premiers documents officiels lui donnèrent naissance. Le 19 juin 1815, lendemain de la bataille, le duc de Wellington adressait son rapport au ministre comte Bathurst : « Je dois rendre justice au général Blucher et à l'armée prussienne, en attribuant l'heureux résultat de cette terrible journée aux secours qu'ils m'ont donnés à propos et avec la plus grande cordialité.

» Le mouvement du général Bulow sur les flancs de l'ennemi a été décisif ; et si je ne m'étais pas trouvé moi-même en position de faire l'attaque qui a décidé de l'affaire, il aurait forcé les Français à se retirer... »

A la même heure, le chef d'état-major de Blucher, comte Gneisenau, rédigeait son rapport de combat. Il dit la résistance de l'armée anglaise sur le plateau de Mont-Saint-Jean, puis ajouta :

« Mais la supériorité de l'ennemi était trop grande ; Napoléon envoyait continuellement en avant des masses énormes, et quelque fermeté que les troupes anglaises missent pour se maintenir dans leur position, il était impossible que de si héroïques efforts n'eussent enfin des bornes. Il était quatre heures et demie... Il n'y avait pas un moment à perdre. Les généraux (prussiens) ne le laissèrent pas échapper... »

Plus loin, Gneisenau expose que le moment qui décida de la défaite française fut celui où le général prussien Ziethen chargea le flanc droit de la ligne opposée à Wellington. Alors, ce dernier put passer à l'attaque.

Si tous les écrivains allemands ont confirmé le récit de Gneisenau, la même unanimité n'existe pas en Angleterre en faveur de celui de Wellington. Dès le début, il y eut des déclarations opposées. Mais les écrivains les plus nombreux et les plus populaires vinrent l'appuyer et c'est sur eux que l'opinion générale se fonda. Le capitaine Siborne, entre autres, y a beaucoup contribué. Il agit à l'endroit de Wellington comme tant d'auteurs français à l'endroit de Napoléon, comme tant d'Allemands à l'endroit de Moltke. Parce qu'on est un grand capitaine et que le sort des armes vous fut toujours favorable, on ne peut être sujet à l'erreur. Les auteurs anglais les plus sérieux de la première moitié du XIX^e siècle et la plupart de ceux de la seconde moitié ont soutenu ou au moins laissé entendre que la victoire de Waterloo était une victoire exclusivement anglaise, dans laquelle l'allié prussien n'avait guère joué que le rôle insignifiant d'un comparse. En 1904 encore, M. Ronland Blennerhasset soutenait, dans la *Revue du XIX^e siècle*, que l'opiniâtre fermeté de l'infanterie anglaise préserva l'armée prussienne de l'anéantissement.

Il y a quelque dix ans, un éditeur a publié les *Souvenirs d'un grenadier anglais*, William Laurence. Ils sont d'une médiocre valeur probante. Laurence était sergent, servait dans le rang et ses souvenirs de Waterloo s'allient surtout à celui d'un

jambon trouvé dans un coffre ennemi et dont il se régala après la victoire. Sa critique historique est donc rudimentaire ; mais son témoignage intéresse à titre d'opinion de la foule. Parlant des troupes de Blucher, il écrit : « Ces renforts n'arrivèrent pas avant le coucher du soleil, juste à temps pour poursuivre notre ennemi en retraite. »

En 1870, le lieutenant-colonel Chesney publiant la série des conférences qu'il avait données comme professeur au collège de l'état-major, à Sandhurst, écrivait : « Chez nous, la légende populaire de cette grande bataille qui a donné son nom à la campagne de 1815 n'est guère moins romanesque que le fameux chapitre des *Misérables* de Victor Hugo... » Et trente-quatre ans après, en 1904, un nouvel écrivain anglais, sir Herbert Maxwell, écrivait de même : « Neuf Anglais sur dix ne se figurent Waterloo que comme une victoire purement anglaise, à laquelle l'armée du roi de Prusse n'a pris qu'une part tout à fait secondaire, si toutefois elle y a pris une part quelconque. »

On en était là, en Angleterre, près de cent ans après l'événement.

Naturellement, les historiens hollandais et belges devaient intervenir dans ce débat. Ils avaient aussi leur fierté nationale à défendre, car les troupes néerlandaises qui combattirent en 1815 ont été fort maltraitées par la plupart des auteurs tant français, qu'anglais et allemands. Comment ne pas répondre à des accusations comme celle-ci, empruntée à une *Vie du duc de Wellington*, par Mac Farlane, et tirée à 30 000 exemplaires : « Le duc aurait donné tous les régiments véritablement belges pour autant de compagnies de Portugais qui, sous ses ordres, étaient devenus presque d'aussi bons soldats que les Anglais. » Plusieurs ouvrages ont donc paru, tant hollandais que belges, dont quelques-uns fort bien faits, destinés à laver la réputation des soldats néerlandais. Le plus récent, qui date de 1908, trois fort volumes d'une abondante documentation, est dû aux chefs des états-majors des deux armées, colonel hollandais de Bas et colonel belge de T'Serclaes. A leur avis, le patrimoine de gloire militaire appartenant aux puissants alliés avec lesquels leurs pères ont loyalement combattu est assez riche pour qu'ils ne convoitent pas la vigne de Naboth.

Passons en France. Le débat y prend une bien autre ampleur. Il ne s'agit plus seulement de fierté nationale ; les plus hauts principes de l'art du commandement, appliqués par un des plus grands capitaines de tous les temps, deviennent l'objet de la discussion. Car combien sont-ils ceux que l'on peut comparer au vaincu de Waterloo ? Alexandre, Annibal, César, Gustave-Adolphe, Frédéric le Grand, on en compte une demi-douzaine dans l'espace de vingt-deux siècles. Il faut près de quatre cents ans pour fondre un pareil homme dans le creuset de l'humanité. Que l'on se rappelle les premiers traits du tableau de Taine :

« Démesuré en tout, mais encore plus étrange, non seulement il est hors ligne, mais il est hors cadre ; par son tempérament, ses instincts, ses facultés, son imagination, ses passions, sa morale, il semble fondu dans un moule à part... Extraordinaire et supérieur, fait pour le commandement et la conquête, singulier et d'espèce unique, ses contemporains sentent bien cela. »

Cet être exceptionnel, plus grand que nature, ce vainqueur formidable de tant de batailles, ce conquérant fastueux de l'Europe, peut-il s'être trompé ? A-t-il dû sa défaite à ses propres erreurs ? La majorité de la France n'en a rien voulu croire. Chez elle aussi, l'amour-propre national s'alliant à la reconnaissance pour tant de lauriers récoltés sous les aigles de l'Empereur, ne permirent pas de toucher à l'idole. Sous lui, la France ne pouvait avoir été vaincue que par la fatalité ou par la trahison.

Le rapport français sur la bataille, pendant de ceux de Wellington et de Gneisenau, explique la déroute par une panique soudaine. Le 23 juin 1815, à la Chambre, le général comte Drouot confirmara cette explication : la victoire était acquise ; la Garde était arrivée sur la position ennemie ; mais le grand nombre des blessés qui se détachent des bataillons font croire à sa déroute ; une terreur panique s'empare des corps voisins qui prennent la fuite avec précipitation ; tout est entraîné dans ce mouvement inexplicable.

Ce sont les débuts de ce qu'on a appelé la légende napoléonnienne. Mais son principal artisan n'a pas encore élevé la

voix. L'Empereur lui-même va parler. Le prestige de ses écrits complètera ce qu'a si fort avancé déjà le prestige de son épée. Par eux, il exercera sur la postérité un ascendant qui dure encore. Car aucun général illustré par autant de triomphes n'a célébré ses hauts faits avec plus de conviction ni plus d'ardeur, avec plus de force ni plus de clarté. Il veut sa gloire intacte jusqu'aux générations les plus éloignées. Aucun avocat n'a plus magnifiquement plaidé sa cause, aucun ne fut plus persuasif ni plus éloquent; aucun polémiste n'a mieux donné à sa plume la trempe de l'acier. Examinez ses *Dictées de Sainte-Hélène*; elles sentent la poudre près de cent ans après avoir été faites.

On sait comme il procède: il fait venir d'Europe tous les ouvrages qui paraissent, surtout ceux où l'on parle de lui, et il les apostille à coups de sabre.

En voici un de Fleury de Chaboulon, un jeune auditeur qui joua un rôle diplomatique pendant les Cent-Jours; son ouvrage est intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie privée, du retour et du règne de Napoléon en 1815*. L'auteur écrit, à propos de la rentrée de Napoléon à Paris :

« On ne savait point les causes qui déterminèrent Napoléon à se séparer à Laon de son armée. Je les indique. »

L'Empereur ajoute : « Fort mal, et comme un jeune homme qui pour la première fois se trouvait à une affaire de ce genre. »

Vers la fin de la bataille de Waterloo, Napoléon a fait répandre dans les troupes le bruit de l'arrivée de Grouchy. L'auteur écrit :

« C'est à tort qu'on lui impute d'avoir trompé sciemment ses soldats dans un moment où les lois de la guerre et de l'humanité lui prescrivaient de songer plutôt à la retraite qu'à prolonger la bataille. »

« Quel jugement impertinent, annote l'Empereur, de la part d'un jeune homme qui n'était pas sur le champ de bataille et qui ne sait pas la charge en douze temps. »

En 1818 a été imprimé à Paris un ouvrage : *Commentaires sur l'art de la guerre*. L'auteur y critique fort vivement les dispositions de l'empereur à Waterloo. Napoléon rétorque affirmations et appréciations dans une note assez longue qu'il termine par ses mots où la grandeur se marie au dédain : « L'his-

toire prouve que tous les libelles tombent promptement dans l'oubli. Que tous les libellistes parcouruent les fatras qui existent à la Bibliothèque nationale contre Henri IV et Louis XIV, ils seront humiliés de leur impuissance ; ils n'ont laissé aucune trace. »

Dans ses dictées, Napoléon est revenu plusieurs fois sur la campagne de 1815. Son premier exposé détaillé a paru en 1818, sous le nom du général Gourgaud, son compagnon d'exil ; mais l'inspiration n'est pas douteuse. La thèse est celle que nous avons vue. Elle est résumée dans cette phrase de la préface : « Toutes les probabilités de la victoire sont pour les Français. Tout est bien combiné. tout paraît prévu ; mais que peut le plus grand génie contre le destin ?... »

La même année paraît un *Précis historique, militaire et critique des batailles de Fleurus et de Waterloo*, par le maréchal de camp Berton. Ici, le destin n'est plus seul accusé ; trois grandes fautes, écrit l'auteur, ont été faites par deux généraux qui furent la cause de nos malheurs.

La première est celle du 16, qui a arrêté le mouvement du 1^{er} corps d'infanterie sur un des points décisifs de la bataille contre les Prussiens. On sait que ce reproche s'adresse au maréchal Ney, qui a rappelé le corps d'Erlon à lui, aux Quatre-Bras, quand l'empereur l'avait mandé à Ligny.

La seconde vient de la marche lente et timide du corps de droite, le 17, au lieu de la poursuite rapide et vigoureuse d'un ennemi battu et en retraite. Ce reproche est adressé à Grouchy, chargé de la poursuite des Prussiens après leur défaite de Ligny.

Le retard, les incertitudes de la marche du 18, à l'aile droite, et les fausses manœuvres de ce même côté, ont produit le fatal résultat de la troisième ; cette dernière, la plus grande de toutes, qui a duré autant que le jour, a placé le désastre là où devait être le triomphe. Ce reproche s'adresse encore à Grouchy, qui n'a pas empêché les Prussiens de joindre les Anglais.

Les critiques vont se préciser. En 1820 paraît un nouvel exposé de Gourgaud, mais annoté par l'Empereur : *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon*. L'Empereur y accuse très nettement trois hommes d'avoir été les causes

essentielles sinon exclusives de la perte de la campagne. Murat, roi de Naples, à raison de son échauffourée contre les Autrichiens, qui aurait empêché le maintien de la paix ; Ney, dont les lenteurs permirent à Wellington de s'établir aux Quatre-Bras ; Greuchy, qui par son inaction laissa Blücher se reconstruire.

De ce moment, les opinions sont faites que rien, pendant longtemps, n'entachera. Quelques écrits avaient parlé dans un sens opposé ; ils sont aussitôt oubliés. La plupart ne méritaient pas mieux, inspirés par la passion politique beaucoup plus que par le désir de la vérité. Telle cette *Relation fidèle et détaillée de la dernière campagne de Bonaparte*, par un témoin oculaire, publiée en 1816. Pour ce témoin, l'infâme et incapable Bonaparte est sans conteste l'unique fauteur de la ruine : « Furieux d'avoir vu, dans les campagnes précédentes, quelques milliers de braves échapper à sa rage, ce monstre est sorti de son repaire pour les dévorer ; ses fautes énormes sont dues à son impéritie, caractérisée par une insigne témérité et par sa manie incorrigible et bien connue de s'avancer toujours avec une confiance aveugle, sans plan et sans calculer aucune chance ; après Waterloo, on se trouve dans l'alternative ou d'avouer qu'il ne doit qu'au hasard toutes ses victoires, ou qu'il était tombé en démence... »

Un document plus sérieux, et l'un des plus intéressants de l'époque, que son importance ne permet pas de passer sous silence, est la lettre adressée par le maréchal Ney au duc d'Otrante, président du Gouvernement provisoire, huit jours après la bataille, le 26 juin 1815, pour protester contre les accusations de trahison que colportait le public et justifier sa conduite et ses dispositions. L'amertume qu'elle manifeste n'est pas seulement celle de la défaite. Jugez :

« D'où peuvent provenir ces bruits odieux qui se sont répandus tout à coup avec une effrayante rapidité ? Si, dans les recherches que je pourrais faire à cet égard, je ne craignais presque autant de découvrir que d'ignorer la vérité, je dirais que tout me porte à croire que j'ai été indignement trompé, et qu'on cherche à envelopper du voile de la trahison les fautes et les extravagances de cette campagne, fautes qu'on s'est bien gardé d'avancer dans les bulletins qui ont paru... »

Trois ans plus tard, à la suite de la première publication de Gourgaud, le beau-frère du maréchal Ney, M. Gamot, ancien préfet, publiera une *Réfutation* de l'ouvrage en ce qui concerne le maréchal, dans laquelle, entre autres, il reproduira les ordres de Napoléon. Mais l'apparition des *Mémoires de Sainte-Hélène*, en 1820, suivie deux ans après de celle du *Mémorial de Sainte-Hélène*, par Las Cases, étouffera toutes les voix opposées, les protestations des maréchaux comme les pamphlets royalistes, comme les tentatives des historiens.

Cependant, un écrivain des plus compétents, des plus capables d'exposer les opérations de l'Empereur, le général baron de Jomini, s'était mis à l'étude de la campagne. Napoléon lui-même n'aurait pas laissé sans attention l'œuvre d'un pareil juge. Le *Traité des grandes opérations militaires*, de Jomini, était un des ouvrages qu'il avait annotés à Sainte-Hélène, et en tête de ses annotations il avait écrit cette entrée en matière flatteuse : « Cet ouvrage est un des plus distingués qui aient paru sur ces matières. Ces notes pourront être utiles à l'auteur pour ses prochaines éditions et intéresseront les militaires. »

Jomini avait écrit une : *Vie politique et militaire de Napoléon, racontée par lui-même au tribunal de César, d'Alexandre et de Frédéric*. La campagne de 1815 devait former le 22^e chapitre de cet ouvrage. Mais le manuscrit fut égaré, et ce ne fut que douze ans plus tard, en 1839, que l'auteur l'ayant retrouvé, le rétablit dans son intégrité, avec cette différence cependant, dit-il, « que je le présente en mon nom, au lieu de mettre le récit dans la bouche de Napoléon. J'ai eu un puissant motif d'en agir ainsi et de changer la forme consacrée pour le reste de l'ouvrage : c'est que la rapidité de la chute de l'Empereur et son exil ne lui ayant pas permis de se procurer des renseignements exacts de ce qui s'était passé, non seulement dans son armée, mais encore dans celle de ses adversaires, il avait fait rédiger à Sainte-Hélène des relations avec lesquelles un historien désintéressé ne saurait pas entièrement s'accorder, en sorte qu'on eût été dans la nécessité de lui faire dire des choses qu'il avait jugées tout différemment. »

Sans contester les fautes commises par Ney, par Grouchy et par plusieurs généraux en sous-ordre, Jomini retient celles commises, à son avis, par l'Empereur lui-même. Il dénonce les

moments où ce dernier n'agit pas « avec l'autorité inouïe qui le distinguait ordinairement ». Parlant de la matinée du 16, qui précéda l'engagement de Ligny, il écrit : « On est forcé de l'avouer, l'emploi qu'il fit de cette matinée restera toujours un problème pour ceux qui le connaissent bien. » Il fait au sujet de la matinée du 17 une remarque pareille : « Pour ceux qui se rappellent l'étonnante activité qui présida aux événements de Ratisbonne en 1809, de Dresde en 1813, de Champaubert, de Montmirail en 1814, ce nouveau temps perdu sera toujours une chose inexplicable de la part de Napoléon. »

Tandis que Jomini écrivait en France, Clausewitz étudiait la campagne de 1815, en Allemagne. On se plaint souvent à mettre en présence ces deux écrivains qui présentent plusieurs points de rapprochement à côté de très sensibles oppositions. Tous deux ont joué, chacun de leur côté du Rhin, un rôle très en vue dans la littérature napoléonienne ; ils ont commencé à écrire à la même époque, furent les témoins rapprochés des mêmes événements, qui leur inspirèrent à chacun la critique des mêmes opérations de guerre. Mais la méthode empirique de Jomini n'est point celle que goûte l'esprit philosophique de Clausewitz ; aussi a-t-on pu dire de ce dernier, non sans raison, que la tournure de son esprit ne lui a pas permis de saisir le côté positif de la stratégie napoléonienne. C'est surtout vrai de sa critique des débuts de la campagne de 1815. Sympathique à Blucher, indifférent à Wellington, il est dur à Bonaparte. Il ne serait pas éloigné d'affirmer que la bataille de Waterloo est la manifestation extravagante d'un esprit qui a perdu son équilibre. Bonaparte n'y apparaît pas avec le calme d'un grand homme, mais, avec une exaspération presque vulgaire, « comme celle d'un homme qui a brisé un instrument et qui, furieux, en jette les fragments à terre en les brisant encore. »

L'opinion de Clausewitz, qui a inspiré plus ou moins un grand nombre d'écrivains allemands, fut peu connue en France où l'ouvrage n'a été traduit qu'en 1900. L'exposé philosophique un peu touffu répond mal au besoin de clarté de l'esprit français. D'ailleurs, deux écrivains du pays allaient se charger de défendre une thèse à peu près analogue : le lieutenant-colonel Charras et l'historien Edgar Quinet.

Charras est une intéressante figure de républicain à l'antique. Son père, général sous l'Empire, avait débuté comme capitaine de volontaires sous la période héroïque de 1793, dont il conserva les sentiments égalitaires ; sa mère, une Romaine, les partageait : « J'aimerais mieux te voir mort que partisan des Bourbons », aurait-elle dit à son fils.

Le jeune homme suivit la leçon de ses parents. En 1830, il fut expulsé de l'Ecole polytechnique pour avoir, dans un banquet d'élèves, porté un toast à Lafayette et chanté la *Marseillaise*. Trois mois plus tard, pendant les journées de juillet, il fut de ceux qui conduisirent le peuple aux barricades. Il gagna ses galons en Afrique sous Louis-Philippe et sous la seconde République ; mais le 2 décembre interrompit sa carrière. Arrêté, emprisonné, banni, il se réfugia en Belgique, puis à Bâle, où il mourut en 1865, léguant sa bibliothèque très riche sur l'époque de 1815, à la Société des officiers de cette ville.

Les trois premières éditions de l'*Histoire de la campagne de 1815*, immédiatement remarquée à l'étranger, ne furent pas beaucoup plus lues en France que le volume de Clausewitz. Elles avaient été interdites par ordre supérieur. La France était en pleine réaction impériale ; Napoléon III travaillait à s'auréoler des gloires de Napoléon Ier. On rééditait le *Mémorial de Las Cases*, ainsi que les *Mémoires*. Or, Charras attaquait violemment ces derniers : « Je reconnus, écrivait-il, les artifices de cette narration rapide, magique, qui se joue du temps, des distances, transpose, altère, dissimule les faits, en invente au besoin, et n'a d'autre but que l'apologie captieuse de celui-là même qui l'a composée. » Il discute d'une façon très serrée les actes des auteurs du drame à l'aide de nombreux documents inédits, et conclut que c'est par un sentiment d'amour-propre mal placé, un désir inconsidéré de faire de Napoléon un capitaine infaillible que presque tous les écrivains ont propagé l'inroyable assertion du captif de Sainte-Hélène. Les éloges que celui-ci se décerne sont immérités.

Charras eut donc peu de succès dans l'opinion française, et Quinet qui le doubla en quelque sorte n'en eut guère davantage. Leur républicanisme farouche, leurs invectives passionnées les firent accuser de parti pris ; la confiance en la sincé-

rité de leur critique militaire en souffrit. Les préférences du public allèrent à d'autres écrits, parmi lesquels *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*, de Thiers, ne tarda pas à occuper le premier rang. Un quart de siècle durant, cette reproduction proclive de l'argumentation des *Mémoires de Sainte-Hélène* accapara l'opinion ; elle élevait un nouveau monument à l'impeccabilité napoléonienne.

A la vérité, le coup d'Etat qui avait étranglé la seconde République gênait un peu le libéralisme de Thiers dans son apologie du premier Empereur. Comment concilier sa foi républicaine et la gloire de la dictature ? Il y réussit en compensant l'éloge du général par le blâme au souverain. Aux sous-ordres de Waterloo, à Ney, à Reille, à d'Erlon, à Grouchy surtout, les responsabilités matérielles de la défaite, mais les causes morales remontent au commandant en chef en sa qualité d'homme d'Etat. Voici ce passage de *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*, bien souvent reproduit :

« ... Les causes morales, il faut les chercher ailleurs ; celles-ci appartiennent bien à Napoléon, non au Napoléon général, toujours incomparable, mais au Napoléon politique, au chef d'Etat qui, dans un règne de quinze ans, avait abusé de tout, de la France, de son armée, de son génie, de tout ce que Dieu avait mis dans ses prodigues mains. Chercher dans l'incapacité militaire de Napoléon les causes d'un revers qui sont toutes dans une situation qu'il avait mise quinze ans à créer, c'est substituer non seulement le faux au vrai, mais le petit au grand. Il y eut à Waterloo bien autre chose qu'un capitaine qui avait perdu son activité, sa présence d'esprit, qui avait vieilli en un mot, il y avait un homme extraordinaire, un guerrier incomparable, que tout son génie ne put sauver des conséquences de ses fautes politiques, il y eut un géant qui, voulant lutter contre la force des choses, la violenter, l'outrager, était emporté, vaincu comme le plus faible, le plus incapable des hommes. »

A la suite de la publication de Thiers, Charras reprit la plume et fit paraître, en 1863, la quatrième édition de son ouvrage. A elle se sont référés dès lors tous les écrivains qui s'occupèrent de la campagne de 1815. Elle fut augmentée, en effet, d'une minutieuse réfutation de l'exposé de Thiers, et il faut

reconnaître qu'elle n'a pas laissé grand'chose debout de l'œuvre militaire du célèbre historien. Cet échange d'opinions marque le point culminant du débat.

Le point culminant, mais non la fin. Comme si l'approche du centenaire de Waterloo stimulait à nouveau les recherches, il a repris ces dernières années, avec moins de vivacité, mais non pas moins d'ampleur. En 1899 a paru le *Waterloo* d'Henri Houssaye, qui, en quelques mois, en fut à sa quinzième édition. Cette fois-ci, la plupart des critiques et des écrivains proclamèrent la question tranchée ; M. Houssaye avait dit le dernier mot ; il n'était pas possible d'apporter à la discussion une documentation plus complète ni plus logiquement mise en œuvre, une exposition plus précise et plus claire, un raisonnement plus serré, des conclusions mieux assises. Comme au premier jour, les lieutenants de Napoléon étaient condamnés, le général en chef absout. Celui-ci porte bien une part de responsabilité, mais de beaucoup la moindre. Il ne fut pas l'incapable que prétendent les uns, ni l'inactif que disent les autres, l'ambitieux égoïste, le malade à l'esprit défaillant. Il était encore d'une santé à supporter les fatigues de la guerre et son cerveau n'avait rien perdu de sa puissance. Mais chez lui, — et c'est en ceci que M. Houssaye se distingue des historiens précédents, — le moral ne soutenait plus le génie. Tandis que dans les dictées de Sainte-Hélène il s'efforçait de démontrer qu'il n'avait pas commis de fautes au cours de sa dernière campagne, dans ses entretiens familiers, il laissait échapper le secret de ces fautes : « Je n'avais plus en moi le sentiment du succès définitif. Ce n'était plus ma confiance première... Je sentais la fortune m'abandonner. Je n'avais plus un avantage qui ne fut suivi d'un revers... Aucun de ces coups ne me surprit, car j'avais l'instinct d'une issue malheureuse. » Cet état d'esprit explique les heures perdues, les irrésolutions, les vues parfois troublées de l'Empereur, le répit laissé à l'ennemi. Il ne croit plus au succès, sa hardiesse défaillie avec sa confiance. Il n'ose plus saisir, brusquer l'occasion... »

Ainsi prononça M. Houssaye et tout le monde proclama que ce jugement était celui de l'histoire. Tout le monde ? Non pas. De même que devant les écrivains civils du début du siècle

Jomini s'était levé ; de même que plus tard le lieutenant-colonel Charras avait donné la réplique à Thiers, l'académicien Houssaye trouva devant lui le lieutenant-colonel Grouard.

Réserve faite de quelques documents insuffisamment ou inexactement reproduits, ce dernier, dans sa *Critique de la campagne de 1815*, ne contesta pas les sources de Houssaye. Mais les confrontant et les discutant à nouveau, il en tira, sur les points essentiels, notamment en ce qui concerne d'Erlon et Grouchy, des conclusions opposées. Si les lieutenants ont failli, la cause en est l'imprécision du chef ; car, comme le fait remarquer judicieusement Gouvier-Saint-Cyr, les « fautes commises par les chefs sont les seules qui ne soient pas réparables. Celles des subordonnés sont limitées et proportionnées à leur initiative ; celles des chefs, au lieu de s'atténuer, s'épanouissent en se manifestant à tous les degrés de la hiérarchie et faussent complètement le jeu de tous les organes. »

A la suite du volume de Grouard, qui date de 1904, la discussion a subi, en France, un temps d'arrêt, ne continuant plus que dans les périodiques d'histoire militaire. En revanche, de nouveaux et considérables ouvrages parurent encore en Italie et en Allemagne.

On peut laisser de côté les six volumes du professeur italien Rustelli sur *L'énigme de Ligny et de Waterloo*, consacrés à prouver que Napoléon dut sa défaite non à des erreurs seulement de ses généraux, mais à des manquements intentionnels, en exécution d'un complot délibérément ourdi par eux. Ce n'est plus de l'histoire, c'est de la fantaisie. Il y eut assez de traîtres effectifs en 1815 sans en ajouter d'imaginaires.

Sérieux et fort beaux sont les ouvrages du général allemand de Lettow-Vorbeck et du général italien Albert Pollio. L'un et l'autre se rapprochent plutôt de Houssaye. Celui de Lettow-Vorbeck rajeunit sur plusieurs points le récit de la campagne. En opposition à Clausewitz et à un auteur allemand plus récent, York de Wartenbourg, qui, dans son *Napoléon chef d'armée*, ne voit plus dans Napoléon à Waterloo que le joueur grisé par ses nombreuses veines passées et dont les illusions ont fini par remplacer la réalité, de Lettow-Vorbeck estime que l'« essai

d'enchaîner par un grand coup de désespoir la victoire aux aigles françaises restait digne du grand passé de l'Empereur ».

Quant à l'ouvrage du général Pollio, il se rattache à certains égards aux écrits du début, dans lesquels la fatalité occupe une si grande place. Vainqueurs et vaincus commirent des fautes graves, mais celles des vaincus déployèrent des conséquences hors de proportion avec leur importance, tandis que d'habiles lieutenants remédièrent à celles des vainqueurs, ou des circonstances extraordinaires leur laissèrent l'impunité. « Il semble vraiment, conclut l'auteur, que sur les champs de bataille de Waterloo, un jugement de Dieu ait prononcé. »

Arrêtons-nous ici. Si l'on voulait examiner avec un minimum d'attention toute la littérature à laquelle la campagne de 1815 a donné naissance, on en aurait pour des années. Ce n'est pas sans raison qu'à l'Ecole militaire de West-Point on appelle le problème de Waterloo l'éénigme de l'éléphant blanc. La présente esquisse, nécessairement très sommaire, aura permis, malgré sa brièveté, d'entrevoir la diversité des jugements émis et laisse supposer la richesse du filon que cent années d'histoire ont exploité. Y reviendra-t-on ? Peut-être, mais à titre de curiosité archéologique. La guerre de 1914-19... posera dorénavant de trop nombreux problèmes pour ne pas interrompre pendant longtemps les investigations relatives au passé.

COLONEL FEYLER.

